

WM

MW

Nous sommes des guérillères.

Nous traversons la vie à toute berzingue et à grand fracas de fricot, de frizo, de drapés, de fatras et de dramas.

Nous sommes des guérillères.

Nous nous levons à l'aube et tombons inanimées bien trop tard. Nous affrontons les jours sans cesse renouvelés interminablement scandés.

Tu vas là, tu reviens. Tu fais ci, c'est pas bien. Recommence. Où il est l'autre enfant ? Cours. Dépêche-toi. Plus vite, et surtout mieux.

Tu es Shiva ou l'octopus vulgaris. Tu agites tes bras, tu agites tes mains. Tu agites tes doigts. Et tu agites tes jambes pour plus te dépêcher et vaincre le temps qui s'échappe. Le temps qui t'échappe.

Nous sommes des guérillères.

Des enfants, des filles, des ados, des jeunes filles à l'ombre – de qui? – de quoi? des femmes, des ménagères de moins de 50 ans et voilà des ménagères de plus de 50 ans. Des seniors sans fichus et on est fichues. Des travailleuses. Des femmes savantes et de savoir. Des femmes ignorantes et ignorées qui s'ignorent. Des femmes puissantes sans mots et sans images. Des femmes savantes sans rôle et sans essence. Des femmes soumises sans âme et sans aisance. Des travailleuses de l'ombre et du ménage, sans heures et sans salaire. Ou bien moins.

Nous sommes des guérillères.

On porte. On porte encore. On se déporte. Parfois. On peut et on ne peut plus. Souvent.

Nous sommes des guérillères.

Nous sommes vivantes et mortes et puis vivantes.

Je suis une guérillère.

Je suis vivante et morte. Et puis vivante.

Nous sommes des guerrières.

Comme telles, **nous** combattons, oui ! A nos débuts, **nous** étions toute petites. Nos offensives ambitionnaient modestement des mots jetés dans le dos. D'abord des chuchotements, puis des murmures. Puis peu à peu, **nous** gagnions en force, en courage et en certitudes. Quelques-unes s'unissaient à notre lutte et les murmures devenaient des cris, les mots devenaient des pierres. Assez vite, **Nous** ne pouvions plus être ignorées et les dos ont fait volte face pour **nous** affronter. Encore trop faibles, **nous nous** sommes cachées. Si **nous** ne pouvions plus atteindre les dos, **nous** ciblerions les flancs. Rapidement, des tracts se sont écrits, réécrits, recopiés jusqu'à s'imprimer. **Nous** envahissions les murs de la ville. **Nos** paroles imprimées sur le papier se gravèrent dans les esprits. Beaucoup **nous** ont rejointes. **Notre** guérilla gagnait en ampleur, poursuivait nos ennemis un à un. **Nos** rangs se remplirent tant et si vite qu'ils débordèrent dans les rues. **Nous nous** écouillions dans toute la ville. **Nos** égouts n'étaient plus suffisants pour **nous** contenir. **Notre** marée se concentra comme une vague qui déferla sur la grande place. **Nous** primes la mairie. **Notre** élan entraîna d'autres révoltes. De manière inéluctable, **nous nous** emparions des institutions. **Nous** dirigeâmes les industries vers **notre** cause. La nouvelle production servait **notre** effort de guerre. Armées de **nos** appareils, **nous** attaquâmes, **nous** brûlâmes, **nous** réduisîmes bien des lieux en poussière. Mais **notre** geste se perdait dans **notre** élan. **Nous** perdions de vue **nos** idées. Et le combat sans âme **nous** consumma toutes. Aujourd'hui, je traverse le désert du néant. Au milieu des ruines, marchant dans la poussière, je me demande si **nous** avons jamais été autre chose que des guerrières.

FICTIONS FÉMINISTES CONTEMPORAINES AUTOUR DE MONIQUE WITTIG

Avec des bois, avec du cran, avec des larmes
Avec du droit, avec du chanvre, avec des armes
Se battent dans le sale ces anifemmes qu'on avait vu nues
Derrière des voiles.

Là, ces échines qu'on disait souples, ces cous qu'on disait gracieux
Se broient plutôt que ne se ploient
– Et dire qu'on les pensait fragiles.

En main du bois plutôt que du métal
Du cran mental plutôt qu'un cran d'arrêt
Elles avancent sur du charbon, dans la fumée

Aux pulsations des tambours, elles avancent
Le cœur est au bout des doigts
Des doigts qui n'ont jamais plus eu d'anneaux.

En voyant cela, ces corps sans bornes qui n'ont rien qui brille
Et plus d'entailles que de taille
L'animâle ne peut plus dire: tu es belle, tu es belle parce que je te regarde
Parce que je te regarde, tu me dois tout prend garde

Mais maintenant l'animâle rebouté s'efface dans les ombres, regard hagard
Derrière laisse des brûlures sur toutes les faces, les surfaces
Abandonne les animâles qui restent en arrière
Auxquels le groupe qui avance ouvre les bras
Et les font tels qu'elles

Pour qu'avec du bois, du cran, des armes
Du droit, du chanvre, des larmes
Ces anifemmes créent un temple à leurs étoiles
Où poussent chants et choix à soi.

Lecture performative du 12 mai 2022 dans le Hall central d'UNI-MAIL par les participant-e-x-s à l'Atelier d'écriture Master en Etudes Genre 2021-22 :

Xavier Jean Ricbour Bootello, Flor Méchain, Emilie Arias, Elinor Anna Knutsen, Isabelle Fringuet-Paturle accompagné-e-s par les percussions de Red de Tamboreras de Suiza

Mise en espace et interprétation : Isabelle Chladek (Cie Folledeparole)

Événement en co-production avec la Faculté des Lettres de Genève et le Centre Maurice Chalumeau en Sciences des Sexualités.

Design du zine par Elinor Knutsen et Flor Méchain.

L'alliance de l'Atelier d'écriture et du Séminaire « Wittig, sexualité & genre », tous deux proposés par Agnès Vannouvong, a pour vocation de diffuser, transmettre et élargir un savoir autour des problématiques abordées par l'auteure qui compare le travail de l'écrivain-e à la construction d'un Cheval de Troie (Le Chantier littéraire), métaphore guerrière qui confirme le statut fondamentalement politique de son écriture.

Le volet artistique qui conclut cette année universitaire propose une exploration collective, une médiation, un dialogue avec la Cité, une performance où corps, corpus et geste – fiction, théorie et création – s'inscrivent au cœur du processus d'enseignement et de création.

Au cours du Séminaire, les étudiant-e-x-s ont été amené-e-x-s à déchiffrer les codes d'un « chantier littéraire » aux formes polymorphes (roman, poèmes, épopée, dictionnaire, essai) et produire à leur tour un texte théorique, fictionnel et/ou non-fictionnel. Il a trouvé un prolongement pratique avec l'Atelier d'écriture performative au semestre de printemps. La dimension créative a largement été mise en avant avec, dans un premier temps l'analyse des textes de Wittig et dans un second, l'écriture personnelle à partir de la « langue » de l'écrivaine à travers ses textes comme L'Opoponax, Les Guérillères, Le Corps lesbien, la Pensée Straight, Paris-la-Politique.

Les textes produits au cours de l'Atelier ont fait l'objet d'un montage dont les objectifs ont été la valorisation de ces écritures et l'intervention de leurs auteur-e-x-s-performeur-euse-x-s dans l'environnement transversal au cœur d'Uni-Mail, terrain universitaire ouvert au public au cours de lectures qui ont soutenu la tension subtile et intense entre l'intime et le politique.

Pour terminer, ces trajectoires wittigiennes se poursuivent en Etudes Genre avec l'organisation d'un double colloque à l'occasion des vingt ans de la mort de Wittig (à l'Université de Berkeley en mars 2023 et à l'Université de Genève en juin 2023) et la participation de l'Atelier d'écriture avec une performance infiltrative et poétique nouvelle.



Quand elles arrivent en forêt, elles hument le mycélium sous le vert de la mousse. Elles préfèrent avancer par deux ou par trois et se tenir la main ou le bras pour chercher les constructions de leurs ancestresses. Les grandes pierres blanches sous les enchevêtrements de racines sont une source de joie. On entaille les arbres qui se nourrissent de ces pierres et on se partage leur sève. Elles la laissent couler dans des petits verres qu'elles portent aux lèvres. Si la pluie s'y mêle, elles recrachent les gorgées diluées et elles reprennent leur marche. On trouve d'autres traces, des prairies de forme inattendue, des puits recouverts d'orties, des petits ustensiles oubliés. Elles disent que ce sont les offrandes du passé à leur présent.



ADELPHES



Quand il pleut,

Elles se tiennent dans le kiosque. On entend l'eau frapper les tuiles et ruisseler sur les pentes du toit. Elles se serrent pour utiliser au mieux l'espace de l'abri. Malgré les efforts, on se fait éclabousser et on a froid.

L'odeur humide de la pluie envahit leurs narines et se mêle au parfum de caoutchouc des imperméables mouillés. Elles attendent que ça passe, mais la pluie ne passe pas. On s'ennuie. Pour se distraire on chante. Elles se mettent à imiter le son de la pluie. Personne n'est vraiment d'accord sur comment s'y prendre. Certaines soufflent, d'autres chantonnent des notes aiguës. Quelqu'une crache. On est si investi dans la chorale, qu'on ne fait plus attention à rester au sec. On regarde le ciel. On lui crie. On lui chuchote. Dans cet exercice, celles qui ont soif tentent de boire la pluie. De se nourrir des nuages. Elles voient un éclair qui déchire le monde. Le kiosque s'illumine l'espace d'un instant. On se tait. On se regarde dans cette étrange clarté. On se reconnaît. On se sourit. On se tire la langue. La pénombre revient peu à peu et elles se rendent compte du crépuscule. Il fait de plus en plus sombre. On voit de moins en moins bien. Alors on se rapproche. On se tient la main pour se rassurer. Elles se demandent quoi faire. Quelle est la suite? Quelqu'une est fatiguée et s'allonge au sol, au centre du kiosque. On résiste un peu, puis on finit par l'imiter. On se serre à nouveau. On n'a pas toutes de la place, alors on s'allonge les unes sur les autres. Comme des dominos. On aligne les imperméables pour faire une même grande couverture. Elles se laissent bercer par le murmure des gouttes d'eau.

- Est-ce qu'on va dormir ici?

- Je crois, oui.

Biographies

Isabelle Chladek, metteuse en scène et comédienne, directrice artistique de la Cie Folledeparole, privilégie les textes contemporains dont les écritures offrent un potentiel d'explorations pour des formes d'expressions scéniques originales. Depuis 2016, elle développe plus particulièrement un cycle de performances autour des questionnements sur le Genre avec la participation de collectifs d'artistes émergent-e-x-s et les Ateliers d'écriture menés par Agnès Vannouvong, chargée de cours à UNIGE et romancière. <https://ciefolledeparole.com/>

Emilie Arias, féministe et étudiante en Etudes Genre. Lire Monique Wittig a été transformateur dans sa manière de penser et d'analyser le monde.

Elinor Knutsen, artiste, autrice et chercheuse universitaire belgo-norvégienne basée à Genève, spécialisée en littérature française, comparée, et études genre. Je participe régulièrement aux ateliers d'écriture en études genre et aux lectures-performances instigués par la professeure et écrivaine Agnès Vannouvong à l'Université de Genève. Mon approche critique de la littérature, depuis un axe études genre, s'est cristallisée dans l'écriture de mon mémoire « Tue-moi ou je te tue » : pygmalionisme et féminicides dans les trois romans fin-de-siècle Monsieur Vénus, L'Ève future et Bruges-la-Morte, auquel a été décerné le Prix Hentsch 2022 de la critique littéraire. Je compte suivre pour longtemps encore le chemin florissant de l'écriture wittigienne, d'un point de vue créatif comme académique.

Isabelle Fringuet-Paturle

Publicitaire, journaliste et rédactrice en chef, auteure, animatrice d'ateliers d'écriture passionnée par l'écrit et l'écriture, je suis une aficionada des ateliers d'Agnès Vannouvong depuis... des lustres. Merci - merci à elle de m'avoir fait découvrir les écrits révolutionnaires et si riches de Monique Wittig, et surtout de m'inviter à écrire dans ses pas....

Flor Méchain, lectrice et auteure, réfléchit aux corps et aux genres par le biais de son écriture et de ses pratiques artistiques. Étudiant en école d'art, il s'appuie sur le souffle créatif des textes de Monique Wittig pour s'initier à la performance.

Xavier Ricbour, lecteur et auteur, explore la question des identités de genre dans la littérature mondiale. Il termine actuellement son Master en littérature comparée et compose des textes courts en dialogue avec les sujets et la sensibilité de Monique Wittig.

N. B. : L'appartenance des textes à leurs auteur-ice-x-s respectif-ve-x-s est signifié par une police particulière à chacun-e-x-s, reproduite selon cette logique tout au long du zine.

Désolée, je ne suis pas une femme. Même si j'essaie, même quand j'essaie, quand je donne le change, ça sonne faux, en moi. Ça crisse en moi quand on me désigne comme « la meuf, là » ; ça crisse aussi, quand tu dis « mec », par habitude... je ne suis pas un homme, désolé. Et, désolée, je ne suis pas une femme. Même si on m'y lit dans ce mot qui cristallise mes chaînes, les soupèse devant moi comme des colliers trop lourds, trop brillants.

Je suis désolée qu'on m'ait fait sentir salement femme parfois, comme Despentes. Je suis désolée qu'on m'ait fait sentir fièrement homme dans tout ce que je n'étais pas salement femme. Je suis désolée de ce déchirement sexué de mes qualités inqualifiables. Je suis désolée qu'on m'ait fait accroire que femme et homme étaient moins des mots que des valeurs. Désolée, mais je ne porterai plus le poids ni de l'un ni de l'autre.

« Les lesbiennes ne

La pensée straight, 1978, MW

Désolée, je ne suis pas une femme! Racisée, bisexuelle, intelligente et qui a horreur qu'on lui dise qu'elle est belle. Assez. Désolée, je ne suis pas une femme! C'est vrai je pose des questions, je m'intéresse à la politique, je t'arrête quand tu me coupes la parole, en plus si c'est pour répéter ce que je dis. Assez. Désolée, je ne suis pas une femme! Peut-être suis-je un homme? Dans le fond, faut-il choisir un côté, une

extrémité, un pôle? Est-ce aussi simple? Gauche-droite, vieille fille-mariée, femme-homme, nature-culture? Assez assez assez d'être soit l'une soit l'autre! N'y a-t-il pas un espace que l'on pourrait créer ou alors le re-chercher? C'est cela partons à la recherche d'un espace où il n'y aurait plus d'intérêt à répéter « désolée je ne suis pas une femme » parce qu'il ne sera plus question de l'être ou pas.

Désolée, je ne suis pas une femme...! Véritable Fran-kenstein, j'ai laissé ma créature derrière moi, fuyant la réalité matérielle que j'avais créée. Pourtant je retrouve en elle mes yeux, mon regard, ma bouche, ma voix. Mes mots sont bien de moi. Chair de ma chair, je dois défendre mes mots devant cette agora où je les vois encore se faire écorcher par les représentations morales de l'autorité normale.

non défini, non conforme, non acceptable non accepté. Il se dresse comme mille montagnes face à une course désespérée d'un temps millénaire, mais révolu. Non-con-

ciliant, non négociable, non-contournable, le corps non binaire renverse et écrase l'absurde régime.

Je vis dedans. Pas évident. Expérimentations en tout genre. Digestion des paroles humiliantes et transformation en terreau imaginaire. J'ai croisé un

autre corps non-binaire hier. Nous avons fait vibrer nos corps par l'échange de paroles, autour de nos désirs ou leur absence quant aux autres corps. Par facilité, parce que les films sont beaux, et que les messages répétés mille fois rentrent sous la peau, même nous, continuons parfois à offrir tellement de place dans nos imaginaires aux corps binaires...

Mais nous les découpons et par des collages, les réorganisons...

NON

ce corps non binaire. Je suis moi. Moi entièrement et totalement. Différent ? Bien sûr. Bien entendu. Heureusement et pourquoi pas. Heureux-se ? Of course.

Le corps non-binaire 1 ou 2. 1 et 2. 12. 21 ou comment expliquer ce qu'est un corps non binaire.

Cela me fait toujours beaucoup rire. En fait, est-ce que cela s'explique. Et pourquoi l'expliquer. Toujours cette histoire de norme. De norme sociale j'entends. Donc, un corps non binaire se ressent. C'est une émotion, un sentiment, un état de fait très personnel. Je le ressens, tu le ressens. Il ou elle le ressent. Chacun à sa façon et peu importe de toute façon. Je ne chercherai pas à expliquer pourquoi je suis



Désolée, je ne suis pas une de ma bouche, leur souffle le long de mon oesophage, mes dents avant de prendre corporalisent. Immédiatement, met en branle. Mes mots me et décidées hors du rang. Mon tandis que mes mots se voient cherchant à écraser une nuisance. De toute façon, faut-il qu'il y deux ? trois ? dix ? Mes yeux ces bras, ces pieds, ces jambes, ces genoux, ce ventre... Non, ils ne correspondent à aucun modèle. Alors que me transformerai-je donc par une nécessaire autre monstrueux ? Un insecte méconnaissable, tout système et dont on voudrait donc de simplicité ?

femme... Ces mots sortent part de mes tripes, remonte caresse ma langue et effleure forme à l'extérieur. Ils se je sens que quelque chose se poussent de leurs mains fermes corps échappe à une structure, assaillis par une force de sécurité Désolée, je ne suis pas une femme ! ait un modèle ? Des modèles ? observent mon corps. Ces mains, je reste-t-il ? Me élimination, en un incompatible avec se débarrasser

« sont pas des femmes »

Désolé, je ne suis pas une femme...
Je suis « on ». Pas elle, pas lui du tout non plus, ON. Je suis OOOOON.
Je suis moi lesbienne dans une pensée libérée du patriarcat, une pensée dégagee de la contrainte de la maternité, une pensée débarassée de l'asservissement au foyer. Je suis « on » créatrice, imaginative, sensuelle, aimée et aimante. Je suis « on » intellectuelle, folle de littérature libre et renouvelée, dingue de réflexion et d'interrogation sur l'être et la société toute entière. Je suis « on » capable de lever des esprits, de les guider sur cette route nouvelle d'un avenir libre, libéré et léger.
Désolé Simone, je ne suis pas une femme, je suis une lesbienne libre.

« Désolée, je ne suis pas une femme. »
Vous entendez bien le sarcasme dans ma voix. Ça fait longtemps que j'ai arrêté de m'excuser de cet échec et que je ne cherche plus à me faire pardonner. Seulement jouer le jeu de ce genre là où c'est exigé.

J'avais entendu parler de Wittig et de sa phrase « les lesbiennes ne sont pas des femmes. », je me suis demandée si elle pouvait s'étendre à d'autres déviances sentimentales, sexuelles, et reproductives. Puis le handicap a pris la main sur la présentation de mon genre, j'ai dû changer d'accessoires et je me suis aperçue que les handicapé·e·x·s ne sont pas des femmes. Ni des hommes.

Il suffit de le vérifier en allant aux WCs. Les bâtiments institutionnels nous gentent sous trois catégories - femme (jupe), homme (jambes), handi (fauteuil roulant).

On est que des gosses... on est sale... on est des sales gosses. Après le déjeuner, les filles et les garçons, on joue dans la cour. On doit pas faire de bruit car les grands travaillent, alors on chuchote. Il n'y a pas de jeux. On trouve une bonne idée. On joue à l'orage. Alors on s'abrite vite sous l'arbuste à côté de la fenêtre. Beaumont jette une pierre et touche le portail. Ça fait le bruit de l'éclair. Moulin a peur et crie. Alors tout le monde crie car on a peur de l'orage. Après on arrête de jeter les pierres et l'orage est fini. Alors Forge rit parce qu'il faut être content quand l'orage est fini. Alors tous les autres rigolent. On court, on tombe, on saute dans les flaques. Maintenant, il faut faire la grenouille et sauter de flaque en flaque. Si on marche hors de l'eau, on a perdu. Qui veut changer de jeu?... Chat c'est toi qui est! On court très vite pour pas se faire toucher par le chat. On crie maison! maison!... On rentre à la queueuleu. On fait sa punition. Pourquoi on est puni, si on a chuchoté? Je sais pas. Si on demande on va être plus puni. C'est parce qu'on est sale à cause des flaques.

Mon

Opo-

LE CORPS STAGNANT

n'osais pas me le dire!) Oui et là tu vois? Mon ventre est tout plat. Je l'ai ouvert, j'ai vu mes viscères au soleil, mais surtout ma graisse, jaune, jaune et laide! Laide! J'ai pris un aspirateur j'ai tout enlevé. Oui tout est parti. Je n'ai plus rien à l'intérieur. A quoi servait toute cette machine-là, n'est-ce pas, pour ce que je sers, hein? Alors j'ai coupé coupé coupé la peau et j'ai tout refermé. Regarde comme la peau est bien tendue. Elle est si tendue qu'elle brille. Quoi, tu pars? Moi j'ai rien dans le ventre? Je sonne creux? Tu pars? Superficielle?! J'avais encore du cœur, tu sais.

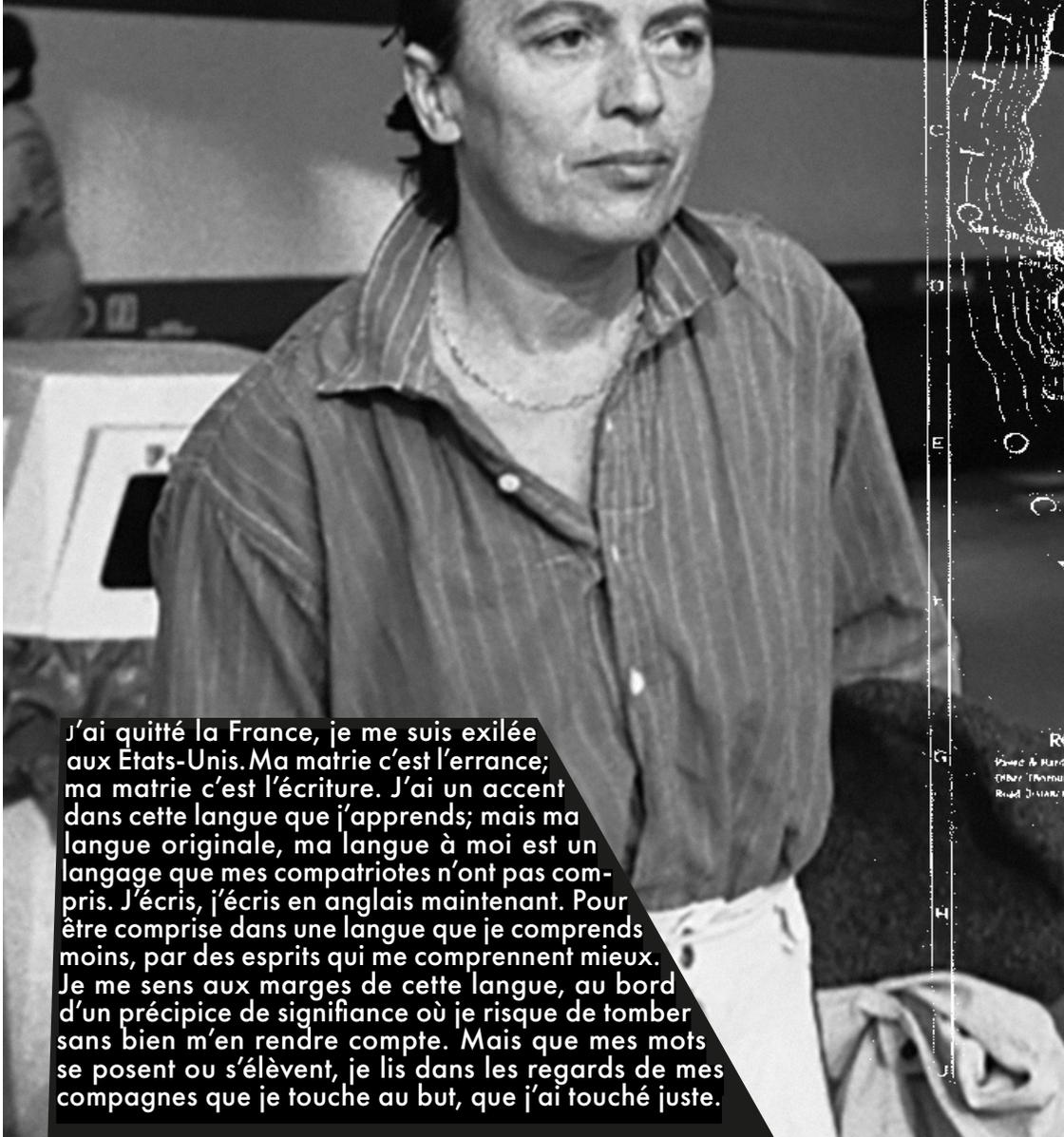
Je m'étends toute droite et conforme mes formes. Tu me trouve belle, dis? Regarde, j'enlève ce qui est de trop. Je suis là par terre, sous moi une silhouette blanche décalquée sur le tarmac. Elle est parfaite. Regarde, je vais m'y lover. Est-ce que ça fait mal? Mais non mon chéri, tu vois bien que j'aime ça. Là là, oui bien sûr que je le fais pour moi. Pour toi pour moi. Mais je saigne? Oh, si ce n'est que ça! Regarde je me recouds moi-même: je me suis enlevée des hanches (il y en avait trop n'est-ce pas? c'est mieux comme cela, n'est-ce pas? Ahh tu vois tu opines du chef, tu vois que j'ai bien fait! Et toi qui

LE CORPS STRAIGHT



On n'est que des gosses, alors on court, on se disperse, on se rejoint, une ébullition de petits corps explosant de joie, en pleurs, en surprise... on tombe la balle rebondit. Goldron hop. Poteau hop. Elle atterrit dans notre dos hop «éliminées!». On doit aller s'asseoir dans un coin de la cour. On est triste, on ne veut pas que la récré s'arrête. Les sœurs s'approchent «c'est l'heure! en classe les enfants!...» On n'est pas des enfants!» Mais qui a osé répondre à la mère supérieure? Des rires, des frissons, des clins d'œil circulent. «Des enfants, voilà ce que vous êtes, des gosses mal élevés qui sont ici pour apprendre à lire, écrire, compter» «et obéir et se taire!» «Exactement! Mais qui a parlé?». Devant la mère supérieure, il y a cette masse en ébullition, des paires d'yeux à ne plus en compter, des sourires qu'elle ne peut décrire. Les soeurs nous font avancer, on résiste un peu, alors on se fait lourd, puis hop, on devient de la guimauve. Un chuchotement et la sentence est dite «Pour se taire et obéir on n'a pas besoin d'être des gosses!» «Pas de goûter!»

J'ai quitté la France, je me suis exilée aux États-Unis. Ma patrie c'est Sande. Sa petite tête de clown sous un chapeau noir à la Bob Dylan, ses cheveux bouclés-serrés qui s'en échappent de partout, sa stature plus haute que la mienne, son sourire... Ah, son sourire! Sur cette photo de Prandini, il est esquissé, mais « en vrai » il est tellement éclatant et tellement constant. Ensemble on rit, on joue, on écrit, on s'amuse, on crée, on discute, on s'aime...



J'ai quitté la France, je me suis exilée aux États-Unis. Ma patrie c'est l'errance; ma patrie c'est l'écriture. J'ai un accent dans cette langue que j'apprends; mais ma langue originale, ma langue à moi est un langage que mes compatriotes n'ont pas compris. J'écris, j'écris en anglais maintenant. Pour être comprise dans une langue que je comprends moins, par des esprits qui me comprennent mieux. Je me sens aux marges de cette langue, au bord d'un précipice de signification où je risque de tomber sans bien m'en rendre compte. Mais que mes mots se posent ou s'élèvent, je lis dans les regards de mes compagnes que je touche au but, que j'ai touché juste.

Où es-tu? Où est le corps lesbien? Où est la marge? J/e cherche encore entre les jambes, m/on sexe, ses lèvres, sa petite boule m/on clitoris. Comme tu le faisais, j/e passe un doigt, oh oui j/e suis sur la bonne route. Avec le miroir, j/e regarde à l'intérieur, je m/e découvre Autre. J/e remonte le long de m/on corps, j/e tire la langue à ce reflet qui s'efface. J/e suis en colère, j/e suis perdue, j/e m/e sens seule. Quelque chose attire m/on attention, cette langue, j/e m/e colle au miroir, j/e le lèche M/a langue m/e pique, qu'est-ce que j/e lèche, une verge, un cli-to, les deux m/a langue suinte, qu'est-ce que j/e lèche, lui, elle, iel? m/a langue m/e brûle j/e crie, j/e veux arracher cette langue qui s'enflamme j/e m'arrête j/e n'ai plus de langue de sexualité de reflet

Le corps lesbien.

Laisse. Laisse. Laisse bien.

Une puissance beaucoup fantasmée, pas **Lesbos. Laisse.**

toujours rencontrée. Une incarnation po-
Bien.

litique, puis-je m'y affilier ? Ou suis-je res-
Les bosses. Les volutes. Les courbes.

tée trop longtemps dans la compulsion
Les courbes alanguies d'un corps. Les courbes

de l'hétérosexualité ? Un corps lesbien,
alanguies d'un corps lesbien.

en ai-je jamais rencontré ? Je crois tou-
Les bosses de deux corps enlacés, empêtrés, en-

jours que oui, et ces personnes finissent
serrés. Ta fesse. Ma face.

toujours par transitionner. Ces corps que
Je t'embrasse. Tu m'énlances. Je m'efface.

j'ai crus lesbiens, et qui ne le restent ja-
Je trépane et ressuscite.

mais. En fait, j'ai un peu peur. Sous l'effet
Une caresse. Toute tendresse. Une langue. Alan-

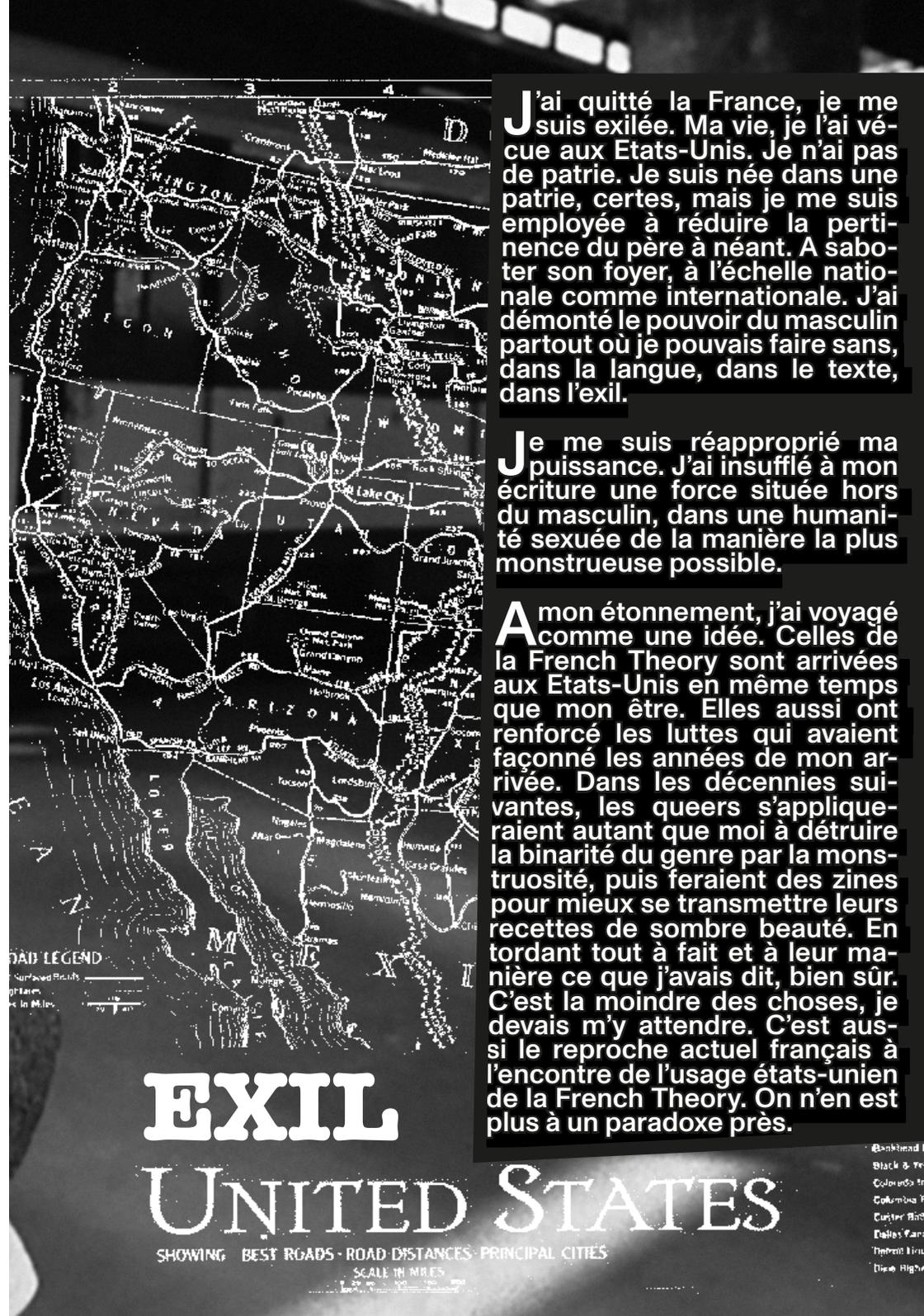
de la propagande straight, je soupçonne
guie.

que ma rencontre avec le corps lesbien
Un parcours de salive savamment déposé par une

pourrait annihiler le mien.
langue époincée sur le flanc de ton corps. J'ai suivi

toutes ses bosses. Lesbos.

Je suis bien. Corps lesbiens.



J'ai quitté la France, je me suis exilée. Ma vie, je l'ai vécue aux Etats-Unis. Je n'ai pas de patrie. Je suis née dans une patrie, certes, mais je me suis employée à réduire la pertinence du père à néant. A saboter son foyer, à l'échelle nationale comme internationale. J'ai démonté le pouvoir du masculin partout où je pouvais faire sans, dans la langue, dans le texte, dans l'exil.

J'e me suis réapproprié ma puissance. J'ai insufflé à mon écriture une force située hors du masculin, dans une humanité sexuée de la manière la plus monstrueuse possible.

A mon étonnement, j'ai voyagé comme une idée. Celles de la French Theory sont arrivées aux Etats-Unis en même temps que mon être. Elles aussi ont renforcé les luttes qui avaient façonné les années de mon arrivée. Dans les décennies suivantes, les queers s'appliqueraient autant que moi à détruire la binarité du genre par la monstruosité, puis feraient des zines pour mieux se transmettre leurs recettes de sombre beauté. En tordant tout à fait et à leur manière ce que j'avais dit, bien sûr. C'est la moindre des choses, je devais m'y attendre. C'est aussi le reproche actuel français à l'encontre de l'usage états-unien de la French Theory. On n'en est plus à un paradoxe près.

EXIL
UNITED STATES

SHOWING BEST ROADS - ROAD DISTANCES - PRINCIPAL CITIES

SCALE IN MILES

Bankhead H
Black & Veil
Columbo H
Columbia R
Custer Bldg
Dillon's Fanc
Detroit Linc
Dixie Highw

Ne lisez pas ma vie, ne lisez pas ma vie.
Mon œuvre, la vraie, n'est pas là, ne
lisez pas ma vie. Mes souvenirs sont une
collection personnelle fermée au pu-
blic, oui les portes en sont ouvertes,
personne ne sait les fermer, même en
s'enfermant à double tour, dans une
chambre ou dans sa tête, mais, non,
ne lisez pas ma vie !

Voilà ce que Renée Vivien et Mar-
cel Proust répétaient, répétaient, mais
leurs mots étaient assourdis. Lui, Proust,
elle, Vivien et même moi, bien plus tard,
Wittig, vivions dans un monde dont
nous étions les autres. Périlleusement,
les autres. Mortellement, les autres.
Attention au normal, il est acéré, et
rouillé, et vise bien. Le politique est
intime, et je ne parlais jamais de moi...

Je n'en avais pas besoin. Tout moi était
dans l'intimité du politique. Tout moi,
dans l'intimité du politique, y révèle
une surface tendre, rose, vulnérable,
palpitante: les rêves brisés tôt, les
blessures qu'on cache, les noms qui
ont un goût de sang dans la bouche.

Bien sûr, en 2023... bien sûr, il y
aurait peut-être l'espace... en une
conversation avec Butler, Bourcier ou
Halberstam... De l'ordre de la conver-
sation, avec ces membres des queer
studies dont j'aurais été apparemment
pionnière, alors oui peut-être, ce qui
ne s'est pas dit, ce qui a été su, et
recherché sur ma vie, je l'aurais clamé
moi-même.

« *Le politique est intime et je ne
parlerai jamais de moi...* » **MW**